

La Femme de France



ALBÉRIC MAGNARD

A PROPOS DE "GUERCŒUR" A L'OPÉRA

L'Opéra va donner *Guercoeur* et déjà, au début de la saison, les Concerts Colonne et les Concerts Lamoureux, par un double hommage dont la concurrence ne semblait point prémeditée, avaient affiché le *Chant Funèbre* le jour de la Toussaint. Il est juste que le nom d'Albéric Magnard soit ainsi remis à sa vraie place, au premier rang des musiciens de sa génération. Albéric Magnard devrait être encore parmi nous. Il a laissé assez d'œuvres, et qui sont assez belles, pour que son souvenir demeure vivant tout comme s'il était là lui-même et n'eût point payé de sa vie son héroïque folie. On se souvient : en septembre 1914, après d'infructueux essais pour reprendre du service — il avait quarante-neuf ans — il demeura seul, en sa maison de Baron, près de Nanterre-Haudoin, dont il avait éloigné sa femme et ses deux filles. Résolu à ne pas laisser l'envahisseur franchir son seuil, il tira sur les cavaliers allemands qui cernaient le village. Les lois de la guerre sont impitoyables : Magnard, une heure plus tard, était passé par les armes et, de sa belle demeure toute peuplée de livres et d'œuvres d'art, rien ne restait qu'un monceau de cendres et de ruines.

« Une telle mort, écrit un de ses amis, M. Claude Laforêt, accabla les familiers de Magnard, mais ne les surprit point. Elle couronnait une vie sans défaillances. Elle était dans la logique de ce caractère entier et loyal dont l'apparente rudesse cachait une âme sensible et fière. On peut dire d'Albéric Magnard qu'il n'a rien pensé, rien créé, qui ne fut dicté par la plus entière sincérité. Nul ne fit moins de concessions, non pas seulement aux exigences du goût public, mais à ce qui eût paru faiblesse à sa probité d'artiste. Sa conscience égalait sa valeur, et il ne cherchait un juge qu'en soi-même. » Et c'est peut-être cette farouche intransigeance, cette fermeté de principes qui l'empêcha de trouver les applaudissements de la foule. Un de nos critiques musicaux les plus pénétrants, M. Adolphe Boschot, a dit de Magnard qu'il était une sorte de Flaubert musical. Nulle définition ne convient mieux, me semble-t-il, pour cet artiste conscientieux jusqu'au scrupule, solitaire et hautain, et qui, pareil au romancier de *Salammbô*, avait fui nos agitations « où s'improvisent les réputations d'un jour, mais où s'étoilent les talents durables ». Peut-être eut-il plus de mérite qu'un autre à ce renoncement, puisque, plus que tout autre, il eût pu, par sa naissance et ses relations, se donner au moins la facile illusion et les profits certains d'une gloire viagère. Fils de Francis Magnard directeur du *Figaro*, venu tard à la musique après un détour par la Faculté de Droit, l'auteur du *Chant Funèbre* reçut au Conservatoire les leçons de Théodore Dubois et de Massenet (comme Chausson). Mais il garda moins de traces de l'enseignement officiel que des leçons de composition que lui donna M. Vincent d'Indy. C'est au noble musicien de *Fervaal* que Magnard dut une grande part de sa propre noblesse. C'est par lui qu'il se

rattache à la tradition francophile, et c'est à son influence qu'il doit cette sobriété, cette vigueur qui décurrent parfois ses contemporains trop prompts à l'accuser de rudesse, mais qui donnent à ses œuvres une solidité et un « style » sur lesquels le temps ne peut avoir prise. Bien au contraire, ses Poèmes, ses Promenades, sa *Bérénice* et son *Guercoeur* grandissent avec les années et ne se démodent point.

On lui doit trois Symphonies. Si la première, comme il est naturel, porte la marque d'une discipline un peu trop rigoureuse pour un tempérament aussi personnel que celui d'Albéric Magnard, les deux autres et le Quintette pour piano et instruments à vent laissent voir toute la spontanéité de son caractère. Sa Sonate pour piano et violon, son Quatuor à cordes, son Trio, restent parmi les meilleures œuvres de musique de chambre de l'école française. Mais c'est peut-être ses Promenades (pour piano) qui nous livrent le plus aisément le meilleur de son art. Saint-Cloud, Versailles, Rambouillet, ces paysages familiers de la banlieue parisienne y sont évoqués en des pages faciles et avec un sentiment poétique, une discrète émotion qui conviennent admirablement à ce caractère délicatement mélancolique, conservé jusque sous la gaieté du soleil estival. Il y avait en Magnard un élégiaque, mais plus classique que romantique ; et c'est lui qui dicte au musicien ces larges thèmes, ces rythmes puissants et graves des deux dernières Symphonies, de l'*Hymne à la Justice* et surtout du *Chant Funèbre*. Félicitons MM. Gabriel Pierné et Albert Wolff de nous avoir donné l'occasion de réentendre cette œuvre grande et belle. Rien de banal ni de convenu dans ces pages d'inspiration antique, et qui s'adressent directement au cœur ; on subit, sans défense, leur charme douloureux.

Au théâtre, Albéric Magnard a donné *Yolande*, un acte créé à la Monnaie de Bruxelles en décembre 1892 sans grand succès, puis *Bérénice* que l'Opéra-Comique joua huit fois pendant la saison 1911-1912 (la première eut lieu le 14 décembre). Magnard en avait écrit lui-même le livret. Après Racine, direz-vous, quelle audace ! Peut-être, mais qu'importe si la musique justifie l'entreprise ? Et précisément la musique, toute en nuance, sans nulle emphase, sans aucune subtilité, mais avec une intense sensibilité, commente et illustre le mot de Suétone d'une concision si tragique : « Titus, qui l'aimait passionnément, la renvoya de Rome malgré lui et malgré elle... » Racine, en sa préface, ajoute : « Cette action, si fameuse dans l'histoire, je l'ai trouvée très propre pour le théâtre par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. » Pas plus que Racine, Magnard ne se montre « violent » dans ses descriptions. Mais quelle profondeur et quelle justesse d'acccents ! Sans aucune recherche de l'effet, elle saisit et oblige à ressentir jusqu'au fond de l'être cette « tristesse majestueuse » dont Racine, en cette même préface, dit qu'elle « fait tout le plaisir de la tragédie ». Mais sans doute le public de la salle Favart est-il plus sensible aux éclats fracassants de *Floria* ou aux tendres plaintes de l'amoureuse *Bérénice* : l'œuvre de Magnard reste grande et belle, mais elle n'est plus jouée...

Cependant M. Jacques Rouché a voulu monter *Guercoeur*. Déjà, en 1910, les Concerts Colonne nous ont fait entendre des fragments de cette tragédie musicale, assez longs pour que nous puissions juger ses mérites. Ici encore Magnard fut son propre librettiste. Il composa un scénario d'une austère poésie et d'un pessimisme altier : *Guercoeur*, pur héros qui sauva sa patrie, obtient après sa mort de revenir sur la

terre. Hélas ! comme le marin de Tennyson il retrouve sa femme, qui l'aimait naguère, remariée déjà, et son pays, qu'il avait délivré des oppresseurs, déjà retombé dans la servitude. Toute une vie de sacrifices et d'efforts n'a servi de rien, puisque rien de ce que Guercoeur a fait, rien de ce qu'il a aimé, ne subsiste ; et plein de tristesse, il meurt une seconde fois pour ne plus revivre jamais. Le sujet est riche de symboles, mais il n'en est point alourdi. D'un bout à l'autre un souffle circule qui hausse l'œuvre jusqu'aux sommets les plus élevés. Mais cette noblesse, cette grandeur, ne nuisent point à l'intérêt ; il n'y a rien de guindé, d'apprêté dans cet art, pas plus que dans *Tristan* ou dans *le Roi d'Ys*. Voix et orchestre (les choeurs du premier acte, la prophétie de la Vérité, par exemple), tout ici parle une langue claire et magnifiquement éloquente. La musique d'Albéric Magnard porte, selon le mot si juste de M. Henry Malherbe, l'empreinte expressive d'une grande âme.

Elle a plus d'un rapport avec la musique de Franck — et le contraire serait surprenant. Mais elle est plus humaine et moins séraphique, moins tendue, bien qu'elle dégage pareillement cette mélancolie serine qui flotte comme une brume d'automne à travers la Symphonie en ré mineur et la Sonate pour piano et violon. Mais Albéric Magnard est un Français de France, et César Franck demeure — ce qui ne diminue en rien son génie — un pur Wallon. L'art de Magnard est comme ces paysages et cette lumière du Valois qu'il chérissait, tout équilibre et toute finesse. Sa culture, qui était fort étendue, ne le gênait point en l'embarrassant de réminiscences. Il avait assimilé les chefs-d'œuvre du passé, et de les si bien connaître, il ne se trouvait pas moins libre pour créer à son tour. Car il n'exprima jamais rien qui ne fut jailli directement de son propre cœur ou de son propre esprit. Tous ceux qui l'ont approché ont affirmé ses qualités d'homme et d'artiste. A chaque audition de son *Chant Funèbre* il semble que la foule comprenne un peu mieux ce qu'il y a de beau et de vraiment impérissable dans cette musique, et qu'elle sente davantage que les balles qui frappèrent Albéric Magnard le 3 septembre 1914 ont privé notre patrimoine de quelques chefs-d'œuvre.

René Dumesnil.

VIENT DE PARAITRE

THÉÂTRE pour la JEUNESSE

par Alphonse CROZIÈRE

26 Saynètes faciles
pour séances récréatives ou familiales.

LE VOLUME : 7 FRANCS

Envoi franco contre 7 francs, adressés à la Société Parisienne d'Édition, 43, rue de Dunkerque, Paris-10^e, ou le demander à votre librairie qui vous le procurera.